Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 13 (1967)

Heft: 10

Artikel: Les fileuses d'Evolène

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-848938

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les fileuses d'Evolène

COMMENT L'IDEE EST VENUE A M. JEAN DEBETAZ DE FAIRE FILER DE LA LAINE PAR LES FEMMES D'EVOLENE ?

Nous lui donnons la parole :

PARIS, la crise continue, après la débâcle de New-York-Wallstreet le franc se déprécie, les poings se lèvent pour saluer ; Paris n'est plus mon Paris, je rentre à Lausanne au printemps 1931.

J'ai pris pour vivre la représentation de deux filatures de laine de Roubaix-Tourcoing. Je dois visiter en plus de la Suisse, les départements français voisins : AIN, SAVOIES, ALPES.

A Evian, un jour une mercière me signale une dame qui fait des tricots main et qui pourrait m'acheter de la laine.

Au 5e étage, cette dame me dit qu'elle fait des modèles pour Hermès à Paris, faubourg St-Honoré (que je connais bien) et me montre une laine écrue qu'elle dit filée à la main par une dame de Champéry (Valais), Mme Blancé Martin.

La semaine suivante par Thonn, ma tournée me fait monter par le col des Aravis et descendre sur Flumet et Albertville-Ugine.

Sur la route de montagne, une vieille dame avec un panier au bras me fait signe ; je m'arrête et elle monte à côté de moi.

Et nous parlons de laine et tricot.

Elle me raconte que dans sa jeunesse elle avait filé, qu'ils ont encore quelques moutons là-haut aux « Aravis » et que pour carder elle la porte à Albertville où il y a un cardeur de laine, comme le faisait mon grand-père à Dully-Bursinel (Vaud).

Mais elle me dit qu'il y a bien de rouets dans son village et que depuis longtemps on ne file plus. Je la dépose à Albertville et continue ma route vers Saint-Jean-de-Maurienne.

Dans l'auto une idée mûrit dans ma tête.

Rentré fin de semaine à Lausanne, je monte à Champery VS à la recherche de cette dame Martin. Dans une boutique au bout du village, quelques écheveaux de la laine blanche, un peu de laine brune filée à deux fils très tordus, Madame tricote des chaussons.

Rien d'emballant. Elle me dit qu'il faudrait voir à Sion au département de l'Agriculture et d'aide aux populations montagnardes.

Je m'y rends. C'est la première fois que je vais à Sion et de bureau en bureau, de la place de la Planta à la Préfecture, j'arrive enfin place du Midi. Deux demoiselles sur un métier tissent dans un rez-de-chaussée.

Nous causons et peu à peu Mlle Yost m'explique qu'elle est chargée de dépanner les tisserandes du Valais lorsqu'elles ont des difficultés techniques. Je lui propose de m'y conduire et nous partons pour Bramois chez une tisserande en panne et qui sait encore filer. Mlle Yost me dit ensuite : « Demain, je dois aller au Chable du Val-de-Bagnes chez M. Troillet, mais après-demain je monte à Evolène où une tisserande nous fait savoir qu'elle est en panne avec son métier. » Nous prenons rendez-vous et le surlendemain nous montons avec ma petite voiture, pour la première fois, au-dessus des Haudères, à la Sage, à pied.

Et je vois tisser avec des peignes en roseau à l'italienne et je vois filer au rouet de la laine écrue en deux et trois fils très tordus, laine de leurs moutons.

Des pelotes dures comme des coings suspendus au-dessus du lit. Nous causons avec les unes et les autres puis nous descendons par cette route ancienne, dangereuse, jusqu'à Sion et moi à Lausanne.

Quelques jours après une annonce dans la *Feuille d'avis du Valais :* Fileuses au rouet voulant du travail peuvent s'adresser à Jean Debétaz à Lausanne qui leur en procurera.

Et dans la *Feuille d'avis de Lausanne,* cette annonce :

« Je suis acheteur de laine de mouton. Faire vos offres à J. Debétaz ». C'était en automne 1931.

Le vieux poêle, le rouet de famille, la corbeille remplie de laine cardée sont les images immuables de ce merveilleux canton suisse.

Je reçois six lettres de là-haut, dont Mme Monnet Angeline de Troistorrents/Champéry. Ce sont : Mme E. Zermatten, Mme Catherine Fabre-Fauchère, Mme Marie Trovaz-Pralong des Haudères, Mme Julienne Chevrier-Pannatier et Mme Emma Dussez-Quinodoz d'Evolène et Mme Marie Forclaz-Maître de la Sage. (Quatre vivent encore et filent pour moi).

La laine de moutons je l'ai achetée : chez Pastore à La Blècherette, chez Vecchio à Genève, chez Zuccone à Colombier, et à un autre fermier dans la plaine entre Aigle et Bex.

Une autre lettre encore m'arrive d'un retraité de C.F.F. à Vallorbe qui me dit avoir de la laine et de passer chez lui.

J'y monte et charge les 15 kg dans ma voiture et en descendant de Vallorbe, je pense tout à coup que mon oncle après la fermeture de la filature de mon grand-père avait été contremaître à La Sarraz chez M. E. Girardet et Cie, fabrique de couvertures et carderie de laine. C'est sur mon chemin, j'y vais.

M. Eug. Girardet m'écoute avec attention lorsque je lui dis que j'aimerais carder cette laine pour la faire ensuite filer.

Il me promène dans l'usine, me montre les cardes et la filature et m'en explique le fonctionnement. Il me propose de laver la laine que je sors de mes sacs et me fixe le jour où il va la carder. Je viens assister à l'opération.

On passe la laine propre lavée au brisoir armé de longues dents d'acier et qui tourne très vite. Puis cette laine bien ouverte, bien démêlée, on la met, étalée, sur le devant du tablier qui a des peignes dentés. A l'autre bout, ma laine sort comme de l'ouate en une large et épaisse bande. J'ouvre de grands yeux, enregistre.

Nous concluons un arrangement pour laver et carder mes autres laines que je lui fais adresser et un jour je monte à Evolène aux Haudères avec six balles de laine cardée pour mes six premières fileuses de là-haut. Je ne suis pas très satisfait de ces filatures trop fines, trop tordues, les pelotes sont dures comme des pierres.

Mme Jane Roth Ducommun me montre ce qu'elle fait filer pour son propre usage de tisserande, au Val Onsernone, au Val Versasca au Tessin.

Après être revenue de la Grèce où elle avait été envoyée quelques années pour y créer un centre artisanal, elle s'était installée comme tisserande à Berne. Elle teignait elle-même en teinture végétale ses laines filées au Tessin et me les montre. Je l'écoute avec intérêt et lui dit que j'ai aussi des laines brunes et grises et ne sais pas bien qu'en faire ; mes clientes ne m'achètent que de la blanche écrue et les couleurs unies vives.

Elle me dit de faire filer des flammes de brunes et de grises sur le fond de la laine écrue. Ou de carder la laine brune avec la blanche et de surteindre sur le beige obtenu ainsi.

Et ainsi de suite, de l'une à l'autre tisserande, j'apprends mon métier de filateur de laine alors que mes quatorze années de séjour en Turquie m'avaient familiarisé avec la filature de la soie et la fabrication des tapis d'Orient « Kylim » plus particulièrement.

Avec mes souvenirs de jeunesse en Anatolie et de l'imagination, je sors une collection de beaux coloris chauds et mouchetés, des tons vifs ou pastels. J'occupe déjà une vingtaine de fileuses là-haut ; à Evolène et les environs les fileuses ont le sourire.

1933-1934, c'est la crise partout, le chômage chez les horlogers du Jura, de la Brévine, et d'ailleurs, je reçois des lettres me demandant d'apprendre à filer ou de procurer du travail de tricotage, j'y monte après avoir fait une exposition chez « Barbey » à Neuchâtel avec une fileuse valaisanne, très admirée, Catherine Maître. Nous apprenons à filer à six fileuses de la Brévine, j'engage l'hiver suivant l'une d'elles à venir à La Chaux-de-Fonds filer en costume neuchâtelois dans la vitrine du magasin d'une de mes clientes.

Quatre hivers de suite mes fileuses neuchâteloises augmentent ma production, alors que le chômage oblige les horlogers à descendre en plaine.

Aujourd'hui qui penserait de filer de la laine au rouet dans ce riche Jura horloger ?

Et le fils du vieux Bachmann, habile ébéniste de la Brévine qui me réparait les rouets de mes Evolénardes est devenu le grand spécialiste des boîtiers en bois travaillé main des vieilles pendules neuchâteloises.

1935-1938 : Ma collection de laine dite d'Evolène a du succès, des modélistes me font de beaux tricots qui partent pour l'étranger, mes coloris sont admirés, on me conseille de les montrer à Paris que je connais. J'y vais et rapporte quelques belles commandes, mais sans autre suite.

Deux années plus tard dans les belles collections de tissus je remarque des filés inspirés « Tweed » de mes meilleurs mélanges filés main.

1939 : Le groupement des Industries du textile suisse, considérant qu'avec mes quarante fileuses on peut me donner le titre de filateur de laine m'offre gratuitement une place dans le Stand collectif de Landi 1939 Zürich « L'HABIT FAIT L'HOMME ».

J'y expose mes plus beaux mélanges Tweed filés à la main au rouet. Marie Maître, puis Catherine Gaspoz se relaient chaque mois et filent durant toute la *Landi de 1939*.

Jamais je n'aurais pensé que vingt-cinq ans après, que Catherine Beytrison, Lucie Maître, Catherine Chevrier, viendraient filer mes laines d'Evolène à l'EXPO de Lausanne en 1964 dans le stand du « SCHWEIZER HEIMATWERK » !

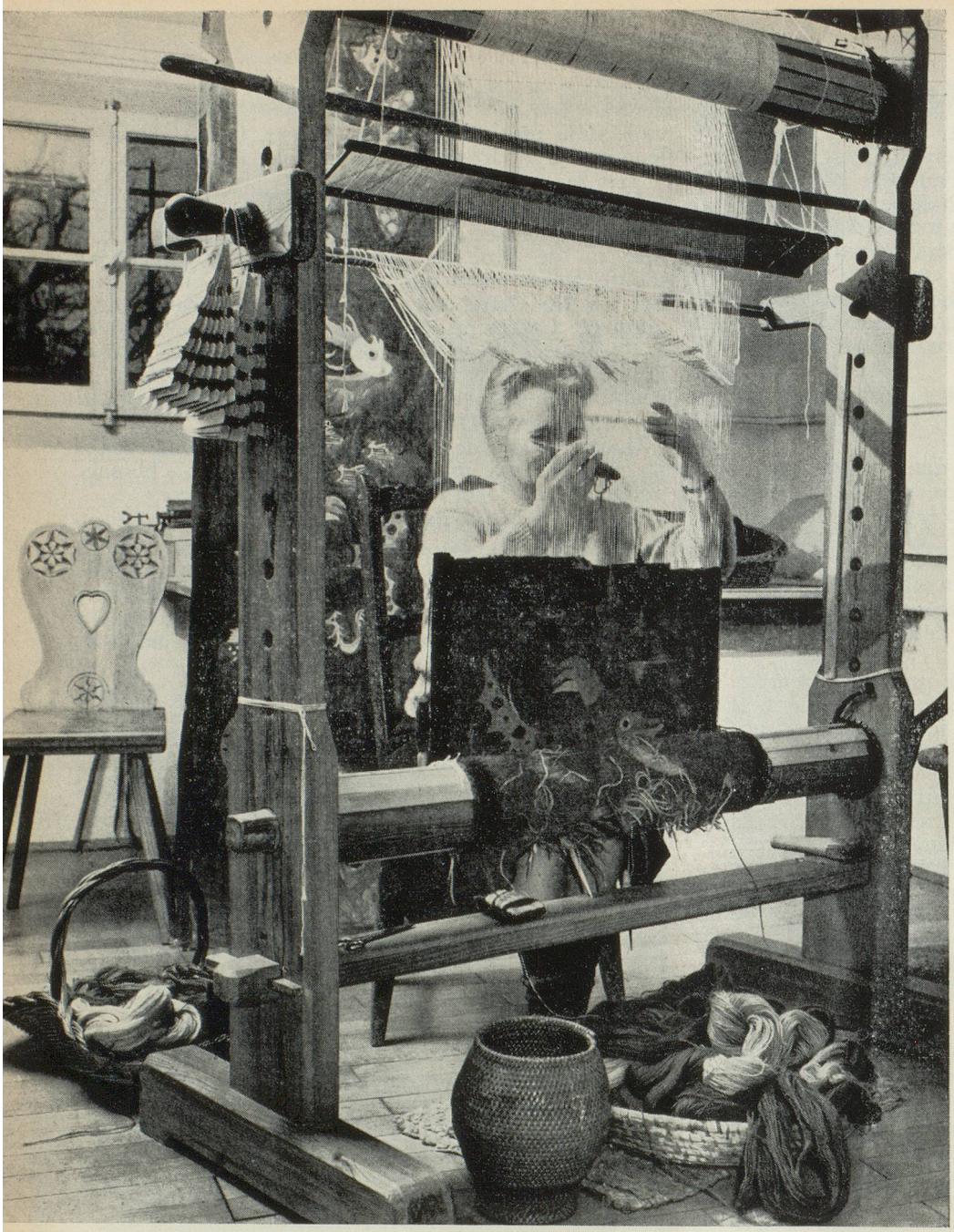
Et le 28 août 1939, couverture frontière, je passe au bataillon 11/125 puis à la garde du Général Guisan en ce fameux printemps de 1940 ; tout comme le 21 août 1914, je suis venu de France faire mon école de recrue à Lausanne dans le bataillon 11/7.

1940-1942 : Entre toutes ces périodes militaires, je continue à voyager, je dois faire tout mon possible pour maintenir l'activité de mes fileuses, car là-haut depuis dix ans que je les connais, les hommes sont à la recherche de travail et même me demandent de les occuper à filer ou apprendre à travailler le bois tourné.

Je reste souvent devant le rouet, j'observe, je cause, je demande conseil à ces fileuses, rien de tel pour les faire babiller et enregistrer leurs observations en patois ou en français.

Je suggère parfois une idée, cela va un peu mieux, continuez...

Entre temps je dois voyager pour vivre, car j'ai



Au métier, Mme Débétaz, spécialiste de tissage de gobelins.

très peu d'argent devant moi. Avec mes francs français dévalués, j'achète de l'angora, du cachemire, du poil de chameau.

Je me fais peu à peu un nom en Suisse en ne présentant que des articles de qualité, de luxe, aux boutiques de laines à tricoter.

A ce moment-là, partout on ne parle que de la laine H.E.C. et de Schaffhouse, cela se passait donc entre 1932-1935.

Aves peine, j'arrive à vendre ma laine écrue filée à la main pour en faire des chaussons de ski ou des pulls de montagne.

Ce n'est pas ça que dans mon subconscient je désirerais faire. Je retourne chez E. Girardet à La Sarraz qui a un teinturier chez lui.

Je lui demande s'il peut me teindre aussi ma laine en flocons et s'il peut me vendre une belle qualité de ses réserves de laine.

Je mélange la laine du pays à la laine d'Australie et nous teignons du citron, jaune, vert, rouge, marine et on les carde ainsi, chaque couleur séparément. Expédition à Evolène.

Nous en causons là-haut avec les Catherine, avec les Madeleine. On filera UN SEUL FIL (plus du deux fils), aussi souple que possible.

Tant pis ou tant mieux si elle est irrégulière, il faut qu'elle soit souple, car il faut pouvoir la vendre d'abord si chaque fileuse veut du travail. Dehors les hommes sont au chômage, c'est triste de les voir ainsi, certains même demandent à filer.

Les essais de filature en UN fil commencent.

J'observe la bobine qui tire la laine, le « vertet » qui avec ses crochets tourne autour et lui donne la torsion.

« Dites-moi Catherine, si au lieu d'une seule ficelle en 8 on mettait une ficelle tendue pour la bobine et une ficelle séparément qui resterait floche pour le vertet, celui-ci tournerait plus doucement et le fil sortirait plus souple. Qu'en pensez-vous ? »

Et Catherine et Madeleine font l'essai après avoir hoché de la tête et souri drôlement devant ce monsieur de la ville.

Et le fil sortit plus souple, un peu irrégulier, mais souple.

« Madeleine, pédalez plus calmement, lissez le fil du rouet vers vous, caressez-le, lissez les poils de la laine. » Et la laine sort plus douce encore. Je respire, satisfait.

Mais ces pelotes sont dures et serrées, cela va bien pour tisser vos draps et couvertures, tricoter vos chaussons, mais les dames de la ville veulent du doux, du moelleux !

« Passez le fil autour de vos doigts pour que la pelote soit plus gonflante et si on mettait un bout de bois pour arrêter le fil lorsque la pelote aura 100 g juste. C'est plus décoratif ? Plus rustique ? »

Et chacune sourit de voir cet homme de la ville qui modifie les traditions de la montagne, pour plaire aux tricoteuses de la ville. Avec mes pelotes de couleur unie, bien rondes et gonflantes, je pars à Berne, à Bâle, à Zürich, on me regarde, intrigué,

intéressé, « Walliserwolle » sonne bien aux oreilles de mes clientes.

Combien ? Ce n'est pas cher.

Et je sors avec quelques kilos vendus, pour encouragement ou pour essayer. On me donne même des adresses.

« Allez visiter la « Gewerbe Schule » de Bâle ou de Zürich, allez voir Edith Naegeli à Zürich ou Jane Roth Ducommun à Berne. » J'y vais, bien sûr. Un peu en contrebande, je trouve au prix fort de la laine de moutons encore cachée dans les granges depuis des années de mévente. Du Val-de-Bagne, Orsières, Sembrancher, du Pays d'en Haut Vaudois des paysans me proposent des laines qu'ils ne veulent pas remettre aux autorités. Les services officiels de Berne m'octroient des déchets de tricots que je fais effilocher, de la laine mohair de Turquie que les filateurs suisses ne savent pas filer. Je les mélange avec mes réserves de laine, celles de mes paysans, d'Evolène, je fais teindre et carder ainsi ces mélanges « pure laine » de guerre et ainsi mes trente à quarante fileuses de montagne ont du travail chaque année de guerre. Je fais filer des mélanges de soie artificielle avec de la jute pour les tapis et cela occupe encore quelques fileuses de plus.

En 1945-1946 : Je crée un centre de fileuses vaudoises à Frenières-sur-Bex à la demande du département vaudois d'aide aux populations montagnardes. Quelques années après, ces huit fileuses de Frenières cessent leur activité préférant revenir à leurs travaux des champs.

Mais d'avoir dû en 1942-1943 mettre de la laine mohair de Turquie dans ma laine valaisanne m'a sorti une qualité de laine magnifique, résistante et brillante.

Filée en deux fils fins par les anciennes fileuses au-dessus d'Evolène, je l'ai fait teindre d'après les échantillons que m'a procuré en grande partie Mme Maria Geroe-Toblet, de Montagnola-Tessin, qui ne savait plus où se procurer des laines pour ses tapisseries aux tons pastels ou vifs. Je sors une collection de cent coloris de laine 2 fils fins pour tapisserie Gobelins véritables. Mme Giauque, Mme Cornelia Forster, le Schweizer Heimatwerk et l'Ecole de Richterswil, Mlle Alma Lätt, Mme Denise Binet deviennent mes bonnes clientes et m'encouragent.

Je visite avec plus d'ardeur encore mes clientes tisserandes de Suisse qui me demandent chaque fois ce que je leur apporte de nouveau. Saint-Gall, Zürich, Lucerne, Le Tessin, Berne me voient régulièrement. Un jour d'octobre 1942, je suis à Bâle pour deux jours, au Gewerbe Schule pour les laines à tisser et chez Marianne pour les laines à tricoter. Dans le même quartier j'ai une bonne ancienne cliente : Lotti Kramer qui, ancienne élève de Suède, m'a aussi souvent donné de bons conseils pour la qualité des laines à tisser. J'ai un moment de libre, j'y vais, je sonne, la porte s'ouvre.

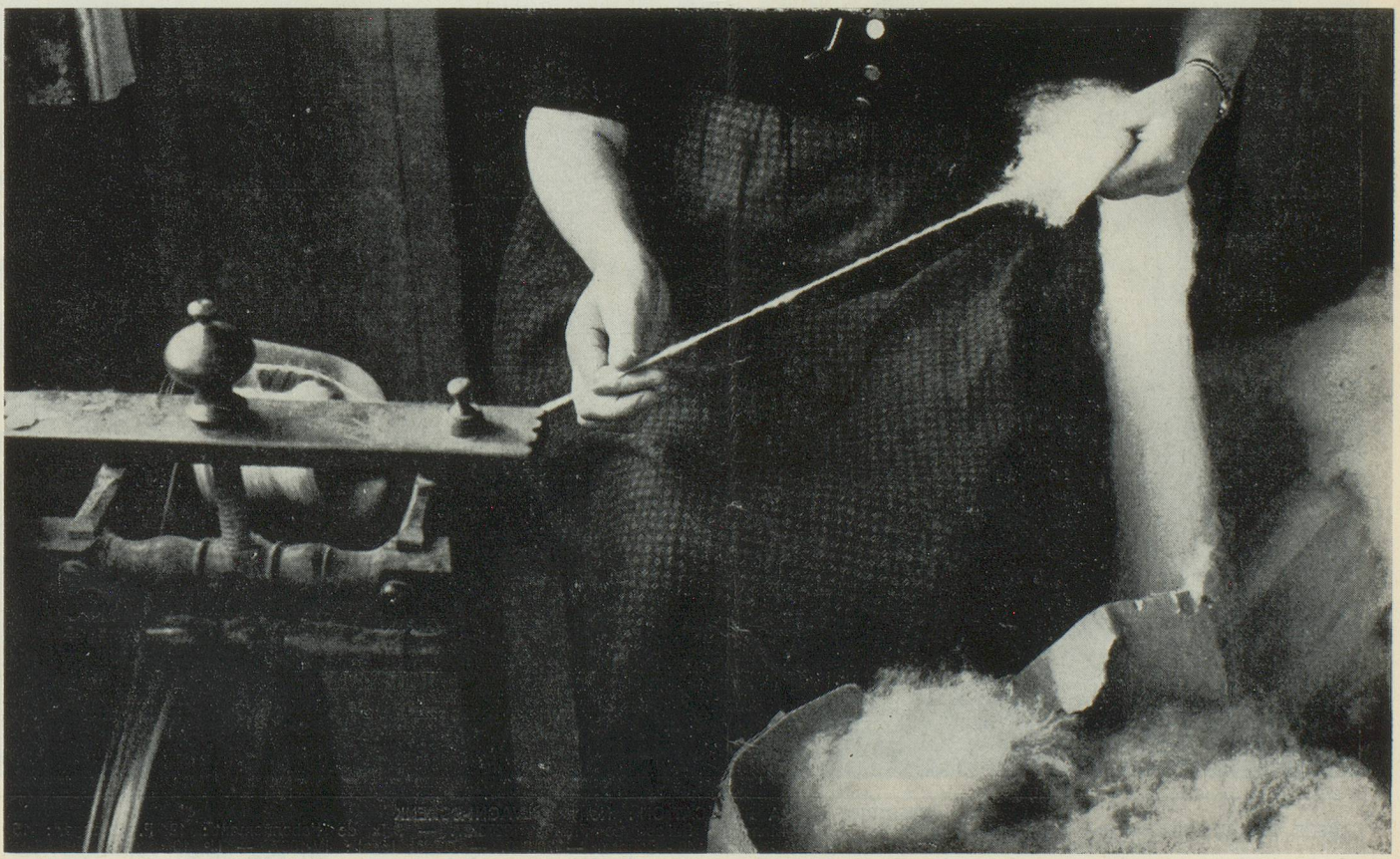
Ce n'était pas Mlle Kramer qui m'ouvre, c'était une jeune tisserande inconnue de moi, en tablier de travail, qui me fait entrer et me dit s'appeler Erika Grünig.

Enthousiaste, elle me montre son métier à tisser à côté de celui de Mlle Lotti Kramer dont elle est devenue l'associée et m'explique ainsi sa présence à l'atelier. Elle aussi a fait son diplôme de tisserande à Stockholm.

Nous nous sommes ainsi vus et souvent revus.

Et c'est ainsi, Mesdames, qu'ils se marièrent un jour et qu'ils eurent quatre filles ; quatre filles

El...le fi...le fi...le, file... comme la chanson !



nées d'un père vaudois filateur de laine et d'une mère bernoise tisserande d'Art.

Et depuis que les meilleures tisserandes de Suisse et de l'étranger se fournissent chez moi, et que mes bons clients se trouvent dans les stations de sport, j'ai un autre désir :

C'est celui de voir la Haute Couture-Tricot employer mes pures laines filées au rouet comme le faisaient nos grand-mères, mais adaptées par la qualité et les coloris très modernes au goût de la jeunesse d'aujourd'hui.

40 fileuses en 1945, 70 fileuses cette année, dont vingt ont moins de 30 ans, c'est la relève des jeunes assurée et le rouet dans notre vallée n'est plus une pièce de musée, mais un outil de travail journalier.

Si la Haute Couture de Paris, si les tisserandes d'Art veulent bien employer mes belles laines, chacun aura la satisfaction d'avoir acquis une qualité de laine exclusivement faite à sa mesure. C'est mon vœu le plus cher pour 1968.

Vue du Val-d'Hérens, sous la neige. C'est à l'intérieur de ces chalets et mazots que l'on file encore la laine.

Jeune fileuse au travail dans un décor typiquement valaisan.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : Nelly SILVAGNI-SCHENK
SIEGE SOCIAL : 10, rue des Messageries, Paris, Xe. C.C.P. Messager Suisse de France 12273-27. — Prix de l'abonnement : 12 F. Etranger : 15 F
IMPRIMEUR : I.F.Q.A.-Cahors, 113, rue A.-Breton, 46 - Cahors. — 70.909. — Dépôt légal : IV-1967. — N° 10
La revue n'est pas vendue au numéro, mais uniquement par abonnement. « Le Messager » n'est pas en vente publique. Pour vous le procurer adressez-vous au siège du journal
Adresser toute correspondance à la Rédaction, 17bis, quai Voltaire, Paris, VIIe. Tél. 548-80-48